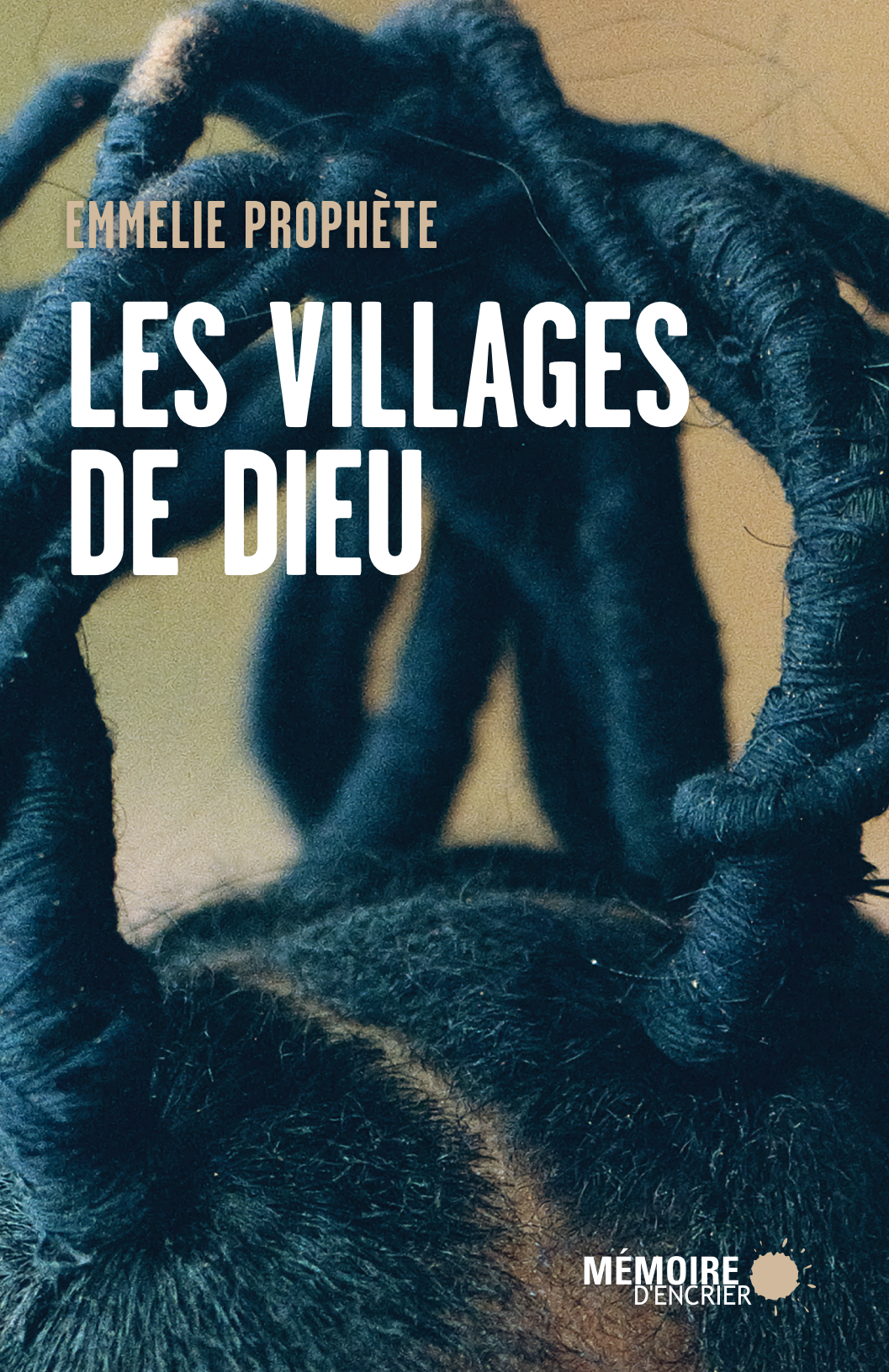
EMMELIE PROPHÈTE
LES VILLAGES DE DIEU
MÉMOIRE D'ENCRIER

LES VILLAGES DE DIEU

Emmelie Prophète

LES VILLAGES DE DIEU

MÉMOIRE D'ENCRIER

L'image de couverture est une photo de l'artiste Mallory Lowe Mpoka.

DE LA MÊME AUTEURE

Un ailleurs à soi (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

Des marges à remplir et autres poèmes (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

Le bout du monde est une fenêtre (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2015.

Impasse Dignité (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

Le reste du temps (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

Le testament des solitudes (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

Sur parure d'ombre (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2004.

Des marges à remplir (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2000.

Dehors, le vacarme habituel. Mon corps comptait des traversées imaginaires. Je n'avais que le présent et des histoires sans commencement. Tout était sombre. Mon sommeil sec, juste utile. Je ne me reposais ni ne rêvais. Juste une courte transition entre deux blessures.

Cet homme venait depuis cinq jours. Il frappait discrètement. Toujours à la même heure. Dix-huit heures trente. Il était gros, semblait timide, portait une chemise à rayures, comme celles que fabriquait le tailleur de la rue Ficelle. Son pantalon lui arrivait au-dessus des fesses, l'entrejambe trop court, ou son ventre trop gros, l'empêchait de le remonter jusqu'à la ceinture. Ses chaussures avaient des semelles épaisses en caoutchouc. Elles étaient propres, bien lustrées. Il portait les mêmes vêtements chaque fois que je le voyais. Son eau de toilette sentait très fort, restait imprégnée dans le drap et l'oreiller.

Je n'avais jamais envie de lui parler. Il souriait quand nos regards se croisaient. Moi pas. Je n'avais jamais encouragé de conversation. Je sentais qu'il voulait bien, lui.

Il se déshabillait timidement, lentement, gêné par son physique. Il était en vérité laid. Court sur pattes, son ventre paraissait plus gros quand il enlevait sa chemise. Il flottait un peu dans son slip blanc abîmé par les lavages. Il devait avoir une mère ou une femme obsédée par la lessive, soucieuse des vêtements blancs, comme le fut ma grand-mère. Elle pouvait

laisser de vieilles chemisettes et des chaussettes plusieurs jours dans une cuvette d'eau chlorée pour leur restituer leur blancheur et n'était presque jamais satisfaite du résultat.

Il était lourd sur moi, me faisait mal. Il ne gémissait pas, ne disait rien, jouissait en se raidissant, ce qui le rendait encore plus lourd. Il se rhabillait tout de suite, me tendait mille gourdes, le double de ce que je demandais, enveloppées dans un bout de papier. J'appréciais la délicatesse. Je ne comptais plus. Il avait comme un crédit dans la maison. Je le croyais incapable d'être malhonnête. Une intuition. Comme ça.

Il n'en venait pas beaucoup, de clients. Je passais mon temps assise sur la chaise à bascule qui avait appartenu à Grand Ma, à tripoter mon portable, surfant sur Facebook. J'étais très présente sur les réseaux sociaux. Plein de gens paraissaient attentifs à ce que je postais, prenaient le temps de commenter, se donnaient la peine de ne pas être d'accord, et même de se fâcher contre moi.

Je n'avais pas peur. J'étais habituée au bruit des armes. J'ai grandi dans cette cité où jamais il n'y avait eu de trêves, où la mort circulait à midi comme à minuit. Grand Ma était morte il y a neuf mois, de peur. C'était un soir particulièrement difficile d'un dimanche qui avait calmement commencé, jusqu'à ce que la rumeur circule que des gars du gang de Makenson avaient sifflé sur le passage de la copine d'un des membres influents de celui de Freddy alors qu'elle revenait de l'église. Les deux gangs qui faisaient la loi dans la Cité n'étaient jamais à court de provocations mutuelles, mais il n'y avait jamais eu, jusqu'à ce dimanche soir, d'affrontement direct. Je me rappellerai toujours les yeux exorbités de ma grand-mère, ses mains qui serraient fort mon poignet, et moi qui criais : « Grand Ma, tu me fais mal ! » Elle avait dit dans un râle : « Cécé, Célia, mon enfant, *pitit mwen*, Cécé, je sens que mon cœur va exploser, je vais mourir. »

Je dormais dans le même lit que Grand Ma. Depuis toujours. J'ai su tout de suite qu'elle était morte. Elle était devenue raide. Froide. Je ne pouvais pas, comme je l'avais toujours fait, mettre ma jambe droite sur elle pour m'endormir. Je m'étais mise à lui parler, je ne me souviens pas très bien de ce que j'ai dit, sauf des prières qu'elle m'avait apprises. Je ne pouvais pas entendre le son de ma voix. Ça tirait de partout avec des armes automatiques, et le tintamarre s'était poursuivi jusqu'à l'aube.

J'étais allée réveiller Tonton Frédo. Le bruit que j'avais fait pour ouvrir la porte en bois en cassant presque la targette ne l'avait pas réveillé. Il était complètement saoul, comme d'habitude. Je n'étais pas parvenue à le faire sortir de son sommeil. Je suis allée frapper chez Voisine Soline. Elle avait accepté de me suivre. Elle me bousculait presque pour me faire avancer plus vite. Pour elle je n'étais qu'une menteuse. Comment avais-je pu prétendre que Grand Ma était morte alors qu'elles étaient à la messe ensemble hier matin et qu'elle allait très bien !

Elle avait hésité sur le pas de la porte. Ses gros seins flottant dans une chemise de nuit à fleurs. Comme toute la Cité, elle n'avait pas dormi. Ses yeux étaient cernés. Elle avait enjambé d'un pas décidé le petit muret de dix centimètres que Grand Ma avait fait dresser entre la petite galerie et la chambre, où l'on accédait directement, afin que l'eau ne rentre plus dans la maison quand il pleuvait.

— Elle est vraiment morte, avais-je réussi à balbutier alors que nous entrions dans la pièce.

— Tais-toi, petite, avait-elle répondu en ouvrant grand les yeux.

Christa, Christa, avait-elle dit avec vigueur en touchant le front et le cou de Grand Ma avant de lâcher un cri. Des larmes coulaient sur ses joues rondes. Je m'étais mise à pleurer aussi et commençais à pousser des cris comme cela se faisait quand quelqu'un décédait dans la Cité. Voisine Soline avait appliqué une main épaisse et rêche sur ma bouche et m'avait dit dans un sanglot :

— Petite, tu veux réveiller Freddy et ses hommes ? Ils dorment. Ils viennent de se mettre au lit. À ton âge tu devrais comprendre les choses.

J'acquiesçai de la tête alors que Voisine Soline, les deux mains posées sur sa tête, exécutait des petits pas de danse en disant : « Bon Dieu ô ! Bon Dieu ô ! »

Tonton Frédo, presque aussi mort que sa mère, ronflait dans la petite chambre dont j'avais oublié de fermer la porte.

Il n'y avait à l'intérieur qu'un petit lit en fer comme meuble et une vieille valise fuchsia dans laquelle se trouvait le peu de vêtements qu'il possédait.

Un grand calme était retombé sur la Cité. Le gang de Freddy avait vaincu celui de Makenson. On parlait d'une trentaine de morts. De reddition complète. D'exécution sommaire des récalcitrants qui n'avaient pas voulu déposer les armes. Un seul gang, une seule « base », comme ils disaient, ferait désormais la loi dans la Cité de la Puissance Divine : celui de Freddy.

Voisine Fany avait appelé l'entreprise funéraire. Elle était arrivée deux heures plus tard. Elle avait une camionnette comme celles qui assuraient le transport entre le boulevard Jean-Jacques Dessalines et Martissant, au fronton duquel était écrit « La grâce divine ». Voisine Soline avait mis une chemise d'homme couleur vert pomme par-dessus sa chemise de nuit à fleurs et un pantalon long en dessous. Elle était étrange sous toutes ces couches, je ne pouvais m'empêcher de penser aux fous et à ces personnages qui circulaient dans les quartiers pendant la saison de carnaval, que l'on appelait « La mayotte » et dont j'avais peur quand j'étais petite.

En temps normal, Voisine Soline avait tous les droits, mais le chagrin lui en conférait plus encore. Elle avait demandé d'attendre qu'il soit quinze heures avant de commencer à pleurer. Joe, Edner, Fany, Fénelon et sa femme Yvrose acquiescèrent.

La rigidité cadavérique empêchait de fermer les yeux de Grand Ma.

— Dans deux ou trois jours ce sera possible, avait dit l'employé de l'entreprise en transférant Grand Ma du lit à la civière, aidé de son collègue, avec une dextérité qui témoignait de sa longue fréquentation des cadavres.

Tonton Frédo était réveillé. Il paraissait vieux pour un homme de trente-huit ans. Il avait dormi tout habillé, était chiffonné et sentait l'alcool. Quand on a recouvert la tête de Grand Ma avec le drap blanc, il s'est mis à crier d'une grosse

voix « Maman, Maman, Maman » et Soline, Edner, Joe, Fany, Fénelon et Yvrose lui ont dit en chœur :

— Ferme-la ! la ferme ! ta gueule ! inconscient, *tafiateur*[1] ! Tu vas réveiller les bandits.

Tonton Frédo s'était jeté par terre en émettant de petites plaintes.

1 Alcoolique.

Grand Ma avait fait construire elle-même cette maison. Elle aimait le rappeler en toutes circonstances. Le soir, si elle entendait un bruit inhabituel sur le toit, souvent des pierres lancées par des gamins désœuvrés, elle s'asseyait sur le lit et s'adressait d'une voix claire à l'indélicat.

— J'ai fait bâtir cette maison moi-même, je n'ai pas de dettes, je n'achète rien à crédit, j'exige ma paix.

Son monologue pouvait durer plusieurs minutes, et elle faisait en sorte que les voisins l'entendent bien, Soline à sa droite, Fénelon et Yvrose à sa gauche, Nestor derrière, plus loin Pasteur Victor et sa femme Andrise, en face Fany et sa sœur Élise, ceux qui passaient, ceux qui avaient une raison de l'envier ou de lui en vouloir.

Elle me racontait souvent que lorsqu'elle avait acheté cette portion de terre il y a quarante ans, les gens ne passaient quasiment pas par là. Il n'y avait que des halliers, son voisin le plus proche se trouvait à près de cinq cents mètres, un monsieur qui s'appelait Joachim, il vivait avec sa femme et leur fille. Ils étaient tous les trois tellement vieux qu'on avait du mal à croire que c'était vraiment leur fille. Grand Ma n'était pas certaine que le vendeur soit vraiment propriétaire. Il n'y avait jamais eu d'arpentage. Elle avait bâti ces deux pièces, aidée du père de Rosia, ma mère, et s'y était installée. Les gens étaient arrivés par la suite à un rythme effréné, bâtissant comme ils pouvaient des

bicoques, ne laissant que des corridors pour circuler. L'État ne s'était jamais manifesté, ne s'en était jamais mêlé.

Ma mère était née dans la grande pièce, avec l'aide d'une sage-femme. Mon grand-père avait déjà quitté la maison. Pour une pimbêche, une roulure, une fille de rien, déjà mère de quatre enfants, s'emportait Grand Ma. Les années n'étaient pas parvenues à calmer sa colère.

De ma mère, il restait deux clichés. Une petite photo d'identité jaunie prise quand elle avait six ans pour l'inscription à l'école. Elle regarde dans le vide, intimidée sans doute par le photographe. Elle y a l'air triste. Et une autre où elle est debout, à droite de Grand Ma, assise sur une grande chaise en osier avec Frédo à gauche. Personne ne sourit. Ils sont tous figés. L'image du fond est une cascade. De l'eau, des herbes, des roches, un paysage qui avait tout pour être enchanteur et ne l'était pas. Ma mère, Rosia, porte une robe rose, longue à bretelles, avec des volants en bas qui arrivent au niveau de ses chaussettes blanches. Elle a des chaussures noires. Grand Ma est vêtue d'un tailleur blanc et chaussée de sandales à talons. Elle a une petite valise sur ses genoux. Cette valise est encore dans la commode. Tonton Frédo arbore un costume blanc et un petit nœud papillon rouge autour du cou, ses chaussures sont bien cirées, il se tient droit, il a quatre ans et Rosia huit.

Je ressemble beaucoup à ma mère. Petite, je tenais tête à Grand Ma en disant que c'était moi. Cela la faisait rire. Un rire triste. Ma mère est morte à vingt ans, j'en avais deux et je n'ai aucun souvenir d'elle. Même pas une odeur. Rien.

— Je crois qu'elle avait attrapé cette « sale maladie », disait tout bas Grand Ma pour désigner le sida.

Le pasteur Victor et sa femme Andrise étaient venus lui expliquer que des forces maléfiques avaient réussi à tuer sa fille et tuaient beaucoup de jeunes comme elle dans la ville, mais Grand Ma n'était pas dupe. Le jeune médecin qu'elle avait rencontré à l'Hôpital général, très propre, l'air honnête, si bien qu'elle avait adressé une prière à Dieu pour que Frédo devienne comme lui, lui avait dit que c'était le sida.

Rosia était déjà assez mal en point quand elle l'avait finalement emmenée à l'hôpital. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle dépérissait et inquiétait sa mère. Le jeune docteur ne lui avait posé que des questions affirmatives, sûr de son diagnostic. « Vous avez perdu beaucoup de poids, vous avez des difficultés à avaler ? Vous avez des diarrhées constantes, des vomissements ? Vous avez des lésions sur la peau, vous toussez ? »

Il était beau et impassible. Il avait recommandé des tests. Pour le principe. Et une hospitalisation, vu l'état de la jeune fille. Grand Ma n'avait pas les moyens. L'hôpital public était en grève. Le jeune médecin l'avait envoyée trouver une de ses collègues au Centre de santé de Portail Léogâne qui lui avait fait cadeau de sérums, de médicaments censés aider Rosia à se sentir mieux. Elle décédait un mois plus tard.

Grand Ma disait qu'elle regrettait de ne l'avoir pas battue, forcée à ne pas fréquenter ces voyous qui l'avaient poussée à laisser l'école à quinze ans, après un parcours chaotique. Elle aurait pu être comme cette jeune médecin qui leur avait donné les médicaments, elle aurait pu aller à l'université. Mais elle s'était mise à boire, à se droguer, s'était fait engrosser à dix-huit ans sans avoir aucune idée de qui pouvait être le père.

« Tout peut arriver quand on est constamment pétée », disait Grand Ma. Quand elle l'insultait, la giflait, Rosia passait des jours sans rentrer à la maison. « J'ai tout fait pour te protéger toi, murmurait Grand Ma en me passant la main dans les cheveux, je te gardais auprès de moi, même si cela arrangeait ta cloche de mère. Tu dormiras derrière mon dos jusqu'à ce que tu sois adulte, chez toi, je ne te livrerai à personne, j'ai déjà payé très cher avec ta mère. »

Les jours qui suivirent le décès de Grand Ma furent terribles. Les affrontements avaient repris le soir même, cette fois-ci entre Freddy et des dissidents de sa propre base. Le quartier était cloîtré, quasiment aucune voiture ne passait sur la Grand-Rue. Je dormais sous le lit. Tonton Frédo était resté sobre pendant quatre jours. Ses fournisseurs d'alcools arrangés ne sortaient pas leur commerce.

Le décès de Grand Ma était tellement banal. Plusieurs jeunes garçons tombaient tous les jours, morts par balle, et leurs collègues les enterraient à la hâte, sur place. « Ce sont des soldats, un soldat doit toujours être prêt à mourir » disait Pierrot, un jeune homme qui devait avoir dix-neuf ans et qui venait souvent acheter la friture que vendait Grand Ma.

Au bout du quatrième jour les tirs cessèrent. Freddy avait tué de ses propres mains les traîtres qui n'acceptaient pas son autorité. « Une balle dans la tête, pow ! » racontait Pierrot excité et admiratif.

— C'est un vrai chef, un solide, répétait-il après chaque phrase.

Il voulait que tout le monde écoute l'histoire, et aucune des versions n'était la même. Elles étaient au fur et à mesure amplifiées, regorgeant de détails féroces. Plus c'était cruel, plus la légende de Freddy serait macabre, plus il serait respecté, parce qu'il savait que de l'autre côté de la ravine il y avait encore

des velléités de rébellion. Pierrot était une sorte de porte-parole de Freddy, il était fidèle et passionné.

J'avais cherché partout dans la commode, dans la maison, des choses à vendre pour payer les funérailles de Grand Ma. Je n'avais pu trouver que seize mille gourdes, la totalité de ses économies, serrées dans la vieille valise noire qui est sur ses genoux dans la photo de famille, complètement craquelée après toutes ces années, et dans le seau en plastique transparent qui autrefois avait contenu de la peinture et qui désormais lui servait à mettre les recettes de ses ventes, trois mille piastres, constituées de billets sales, chiffonnés, et de pièces. C'était loin d'être suffisant pour des funérailles.

J'avais pris les chaudières, les casseroles, celles qui servaient à faire cuire la nourriture qu'elle vendait, les draps si blancs, si bien entretenus, sentant légèrement la naphtaline, pour aller les vendre.

À la fin de la journée, je n'avais vendu qu'une casserole, sûrement pas au prix qu'elle valait ; les femmes qui marchandaient partaient d'un gros éclat de rire en entendant mes prix et m'apprenaient qu'il y en avait à meilleur prix, avec plus de gueule, partout sur les trottoirs, en très bon état, arrivées de la Floride et même de plus loin, « d'endroits où tu ne pourras jamais te rendre, petite », qu'elles ajoutaient.

Pierrot était un garçon sérieux. Grand Ma le complimentait pour cela. Il revenait payer ce qu'il achetait, « pas comme ces voyous qui venaient vous voler le fruit de votre travail et à qui on ne pouvait même pas refuser de vendre de peur qu'ils vous interdisent de continuer le business », qu'elle disait. Il n'avait pas appris pour Grand Ma. Il était venu le samedi suivant, étonné de ne pas trouver Christa sur la petite galerie, affairée devant son énorme chaudière de griot, de riz mélangé avec des haricots rouges qui sentait tellement bon, la banane plantain frite et le *pikliz*[1], sans doute le meilleur de la ville. Il avait frappé vigoureusement, et j'étais sortie lui parler.

1 Salade très relevée à base de chou blanc, d'oignon.

Il avait eu l'air triste. Sincèrement.

— Je vais en parler au Chef, avait-il dit sérieusement, il va accepter de t'aider.

La veillée ainsi que les funérailles de Grand Ma furent grandioses. Freddy avait tout payé. Il s'était même fendu d'un discours lors de la veillée dans lequel il accusait Makenson d'avoir provoqué la mort de ma grand-mère qu'il prétendait avoir vengée. Il avait toujours en main, comme un objet fétiche, un Glock 40, et deux de ses adjoints le suivaient de près, chacun armé d'un fusil d'assaut semi-automatique AR15.

Freddy était mince et grand. Il parlait lentement, et on ne répondait que pour l'approuver. Voisine Soline gardait la tête baissée, les bras croisés sur ses seins volumineux. Si elle pouvait elle se serait levée pour marquer sa désapprobation avec ce brigand, lui signifier qu'en tant que servante de Dieu elle ne pouvait le fréquenter, qu'il n'était qu'un suppôt de Satan, mais personne n'osait contredire Freddy.

— Je l'ai connu bébé, m'avait-elle expliqué ce matin. C'est le fils de sœur Julienne, bonne chrétienne qui vit dans la crainte de Dieu. C'est son prénom qui l'a perdu. Son père avait travaillé comme homme à tout faire chez des Américains dont le fils s'appelait Freddy et il a voulu donner le même prénom à son rejeton, pensant que cela lui porterait chance dans la vie, mais quand on est un Haïtien on ne s'appelle pas comme ça. En créole Freddy veut dire « froid », et en plus le gamin avait toujours la morve au nez, était maigre comme un clou, ses petits camarades s'étaient mis à le pourchasser en

l'appelant « Ti Freddy », et il est devenu fou. Il faut être dingue pour tuer des gens, pour leur mettre des balles dans la tête volontairement et s'en vanter. On me raconte qu'il tire sur les gens s'ils osent rire en sa présence, il croit qu'ils se moquent de son prénom. À cause de lui la pauvre Julienne a perdu son âme, il lui apporte plein de choses qu'il achète avec l'argent qu'il vole aux autres, elle n'ose plus recevoir les réunions de prière chez elle. Elle a de l'électroménager, des meubles et même une génératrice. Depuis quand les gens qui habitent notre Cité possèdent-ils ces genres de biens, hein ?

Voisine Soline s'était mise à pleurer. Je ne savais pas si elle pleurait Grand Ma ou le sort de Julienne et de son fils, elle avait fini par ajouter qu'elle allait prier pour l'âme de Christa. La pauvre Christa.

Freddy avait désigné deux soldats pour s'occuper de tout. Pierrot et Joël. C'est Pierrot qui avait été apporter les quatre-vingt mille gourdes à l'entreprise funéraire « La grâce divine », et Joël s'était chargé d'aller acheter l'alcool pour la veillée, Yvrose avait proposé de faire du thé et du café à ses frais.

Livio avait animé la soirée. C'était un animateur professionnel de veillée. Il enchaînait les gags, et le public était bon. Les gens riaient fort, avant même qu'ils aient compris ce qu'il voulait raconter. Ils étaient venus nombreux, c'était pour la plupart des clients de Grand Ma et des voisins. Frédo dormait sur sa chaise, il avait déjà bu une bouteille entière de rhum Barbancourt et je l'avais vu en cacher deux dans sa chambre tout de suite après que Joël eut apporté les caisses dans l'après-midi.

Le vent faisait vaciller les flammes des petites lampes artisanales à kérosène qui éclairaient l'assemblée, Freddy avait fait barrer les deux côtés du corridor afin qu'aucune motocyclette ne vienne perturber la cérémonie. C'était par pure forme, aucun inconnu n'aurait osé s'y s'aventurer en sachant qu'il était là.

Les funérailles eurent lieu le lendemain matin à l'église Sainte-Anne. Une église catholique. Voisine Soline était scandalisée, mais elle ne pouvait pas dire à Pierrot qu'il n'avait